

N° 4.

28 NOVEMBRE 1925.

LA PETITE ILLUSTRATION

CINÉMATOGRAPHIQUE

REVUE PÉRIODIQUE
PUBLIANT LES ACTUALITÉS DE L'ÉCRAN



M. JEAN ANGELO dans le rôle de

ROBERT MACAIRE

Film de M. Jean EPSTEIN, de la Société *Albatros*.

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 220 francs ; Etranger, 160 francs.

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9°)

Robert Macaire, film de M. Jean Epstein

Il y a des personnages de roman ou de théâtre dont l'envergure dépasse l'œuvre à laquelle ils doivent leur naissance littéraire. Ils portent en eux une substance que le premier auteur, souvent, ne soupçonnait pas. Une fois créés, ils lui échappent en quelque façon. Ils vivent d'une vie propre, qui excite les imaginations et s'agrémente sans cesse d'une signification et d'aventures nouvelles. C'est le cas, par exemple, pour Don Juan. La piètre comédie espagnole de Tirso de Molina a été l'origine d'une longue tradition qui n'a pas cessé, de nos jours encore, de s'enrichir. L'exemple de Robert Macaire est analogue.

C'est en 1823 que fut représenté, pour la première fois, sur la scène de l'Ambigu-Comique, un mélodrame offrant toutes les caractéristiques de l'époque et du genre, de Benjamin Antier, Saint-Amand et Polyanthe, intitulé *L'Auberge des Adrets*. Robert Macaire y était un vulgaire criminel, échappé de la prison de Lyon, qui assassinait et volait pendant la nuit, après un repas de noces, un riche convive. Arrêté, il accusait son complice Bertrand, qui le blessait d'un coup de pistolet. Une histoire de fille séduite et d'enfant retrouvé, dans le goût du jour, corsait le drame. Mais le rôle de Robert Macaire avait été tenu par un grand acteur, Frédérick Lemaître, et cela avait suffi à donner à ce type banal un relief saisissant. Frédérick Lemaître obtint un succès tel qu'il eut l'idée de composer à son tour, en 1834, avec la collaboration de Benjamin Antier, un nouveau *Robert Macaire* qu'attendait une destinée triomphale. Robert Macaire n'est plus un assassin banal et odieux : c'est le fribustier moderne, le fripon adroit parvenant, par son bagout, sa ruse impudente et son cynisme, à tromper les naïfs et à bafouer la société. Il se tire des plus mauvais pas, il s'élève aux plus hautes situations, mais il est lui-même joué par le baron de Wormspire. Il fait trembler et rire. Il apporte dans son audace une désinvolture élégante qui lui vaut l'indulgence. Le public, dont il flatte les obscurs instincts de revanche sociale, est souvent avec lui contre la sottise ou l'égoïsme de ses victimes. Ce que Frédérick Lemaître avait commencé, un autre grand artiste l'acheva : le caricaturiste Daumier, qui, dans une suite de dessins célèbres, a fixé pour la postérité l'aspect physique du bandit et figuré Robert Macaire avocat, journaliste, financier, dupant éternellement le stupide M. Gogo, l'actionnaire bourgeois.

Après la littérature et l'art, Robert Macaire devait tenter le cinéma. Entre les films historiques de cape et d'épée et les histoires policières, sa place était marquée. D'après un ingénieux cinéroman inédit de M. Charles Vayre, M. Jean Epstein a construit un scénario à épisodes, divertissant et pittoresque. Les exploits de Robert Macaire n'y sont point les mêmes que dans la pièce de théâtre qui porte son nom, mais ils s'en inspirent très librement et les rappellent à plusieurs reprises.

Parmi les jeunes maîtres de l'écran, M. Jean Epstein est un de ceux qui se sont déjà classés au premier rang et dont on peut le plus espérer. Né à Varsovie en 1899, son enfance se passa en voyages, en France, en Angleterre, en Algérie, en Suisse, en Autriche, en Italie. Sa famille, qui était d'origine française, s'étant fixée à Lyon, c'est dans cette ville qu'il termina de brillantes études orientées d'abord vers la médecine et la science. Mais la littérature

et particulièrement la poésie et la philosophie l'attiraient. Il avait vingt ans à peine quand il publia son premier livre : « La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence », dont l'originalité doctrinaire ne resta pas inaperçue. Il fréquenta des groupes d'avant-garde, collabora à leurs revues et, très vite, tourna vers l'art cinématographique son esprit mobile et épris de nouveauté. Des influences s'exercèrent sur lui : celle du regretté Louis Delluc, d'Abel Gance, de Marcel L'Herbier, d'étrangers aussi comme Griffith, Lubitsch et Sjöström. Il étudia de très près les films allemands, suédois et américains. Il s'efforça d'en dégager les éléments propres à être assimilés par la mentalité française. Il se constitua ainsi une esthétique personnelle de l'écran, qu'il a exposée dans un curieux petit livre : *Bonjour, cinéma*, dont la présentation étrange peut surprendre, mais qui contient les observations les plus sagaces et les plus suggestives.

En même temps, il mettait en pratique ses théories. Elles tendent à considérer l'expression cinématographique comme indépendante des autres formes d'art : théâtre, littérature ou peinture. L'essentiel, c'est de créer l'atmosphère, puis de la rendre sensible par des procédés spéciaux, qui sont tout le mystère de la « photogénie ». Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les conceptions de M. Jean Epstein aient pu s'adapter à des sujets aussi différents que ceux qu'il a jusqu'ici traités. Elles sont réalisées sans doute le plus complètement dans *Cœur fidèle*, un film véritablement précurseur qui a profondément influencé par sa technique le cinéma moderne, dans certaines parties du *Roi des Mogols* et dans *L'Affiche*. Mais M. Jean Epstein est aussi l'auteur du

film officiel de *Pasteur*, qui fut son début, de *L'Auberge rouge* (d'après Balzac), de *La Goutte de sang* (d'après Jules Mary), de caractère plus populaire, de *la « Belle-Nivernaise »* (d'après une nouvelle d'Alphonse Daudet), où il a su évoquer la poésie exquise de l'eau.

Les environs de Grenoble et les admirables sites alpestres du Dauphiné ont fourni à *Robert Macaire* le cadre authentique que réclamait la tradition. Quant aux interprètes, les principaux d'entre eux sont déjà familiers au public. M. Jean Angelo, un Robert Macaire d'une prestigieuse allure, retrouvera certainement dans cette nouvelle incarnation le succès qu'il a connu dans *l'Atlantide* et dans *Surcouf*. On appréciera, non moins que sa grâce, le souple talent de M^{me} Suzanne Bianchetti, qui lui permet d'être aussi naturellement la romantique Louise de Sermèze que la sœur de *Jocelyn*, l'impératrice Eugénie de *Violettes impériales*, l'impératrice Marie-Louise de *Madame Sans-Gêne* ou la vedette toute moderne de cette humoristique comédie : *l'Heureuse Mort*. M. Alex Allin, qui a campé Bertrand avec autant de réalisme que de finesse, est un Russe qui n'était jamais encore apparu sur l'écran français. Il en est de même de M^{lle} Dovoina, une piquante Victoire. M. Constantini (René de Sermèze) et M. Camille Bardou (le brigadier Verduron) ont déjà joué dans d'autres films de M. Jean Epstein. M^{lle} Marquissette Bosky (Jeanne) est l'exquise Rosette d'*On ne badine pas avec l'amour*. M. Dulong et M. Stock donnent l'un une tenue fort ancien régime, l'autre une sympathique jeunesse au marquis de Sermèze et au vicomte de La Ferté.

ROBERT DE BEAUPLAN.



M. Jean Epstein.— Phot. G.-L. Manuel.



« Une ferme était proche : Bertrand vint y tendre la main. »

ROBERT MACAIRE



« Ils poussaient avec précaution la dernière grille à franchir. »

PAR une lourde journée du mois d'août 1824, le long de la Romanche, dans ce beau et pittoresque pays du Dauphiné, cheminaient en direction de Voulnaves-le-Haut deux individus à l'étrange accoutrement.

Ils paraissaient avoir, l'un et l'autre, une trentaine d'années. Le plus grand, à l'air très vigoureux malgré la fatigue d'une longue marche, allait la tête haute, faisant parfois le moulinet avec un énorme gourdin qui lui servait de canne, jetant autour de lui des regards audacieux susceptibles d'inspirer quelque crainte aux passants isolés. Il portait un pantalon collant, à sous-pied, qui avait pu être, jadis, élégant, mais dont l'usure et les taches laissaient mal distinguer la couleur. Un habit râpé, qui avait été brun, aux basques minables et effilochées, un gilet de soie olivâtre, des bottes éculées et un étonnant tromblon en poil de castor, écrasé en accordéon, complétaient sa mise, ainsi qu'un bandeau noir qui lui recouvrait l'œil droit.

Son compagnon n'était pas moins curieux à considérer. Hâve, blême, courbé en deux, traînant la jambe, le visage en lame de couteau prolongé par un grand nez qui semblait vouloir tomber sur un menton en galoche, avec de petits yeux gris clignotants et inquiets, il était comme l'ombre de l'homme au bandeau, dont il copiait les gestes et les attitudes, levant de temps à autre ses regards vers lui comme pour implorer une protection ou un conseil. Il était vêtu d'un pantalon noir trop étroit, d'une redingote rapiécée qui flottait autour de son torse grêle et d'un chapeau gris clair qui avait dû



« ...Cette noblesse d'allure, que ses pires avatars n'avaient pas réussi à lui faire perdre... »

être, en son jeune temps, bien lointain, haut de forme.

Si différents qu'ils fussent d'aspect, l'un portant beau sous ses haillons, l'autre comme accablé par la fatalité, on sentait que ces deux individus étaient inséparables et qu'un lien mystérieux unissait leurs deux destinées. Mais l'appréhension que leur mauvaise mine pouvait donner aux honnêtes bourgeois qui les rencontraient sur leur chemin se fût changée en terreur s'ils avaient su leur nom. Robert Macaire et Bertrand étaient déjà connus de toutes les polices et de tous les gendarmes de France, comme de tous les petits enfants auxquels on évoquait, en guise de Croque-mitaine, leur fantôme redoutable. Ces vagabonds, ces bandits avaient maintes fois défrayé la chronique des tribunaux et les plus passionnants faits divers. Leurs méfaits ne se comptaient plus, comme leurs arrestations et leurs déconcertantes évasions. On avait beau les enfermer sous les verrous des geôles les plus sûres, ils trouvaient toujours moyen de brûler la politesse à leurs gardiens et de reprendre en commun la série de leurs exploits.

Ils y apportaient, d'ailleurs, une sorte

de fantaisie qui leur conciliait, de la part de l'opinion publique, une certaine admiration et, presque, de la sympathie. Ce n'était pas un criminel vulgaire que Robert Macaire. Si le sort lui avait été plus clément, il aurait peut-être accompli de grandes choses. Il avait en lui une étoffe supérieure à sa misérable condition. Aussi bien, était-ce sa faute s'il n'avait jamais connu ses parents, s'il avait été abandonné, poupon vagissant dans ses langes, à un tour public et rejeté ensuite comme un paria ? Qui sait ! Sa mère était peut-être une grande dame, son père un aristocrate de vieille souche, ce qui expliquerait cette noblesse d'allure que ses pires avatars n'avaient pas réussi à lui faire perdre. Cependant, il fallait vivre ! Il s'était donc fait voleur, en attendant mieux. Mais il conservait l'âme haute et chevaleresque. Il avait conscience de remplir comme une mission particulière : celle de redresser les injustices d'une société mal faite. Avant Proudhon, il avait découvert que la propriété, c'est le vol, et il pratiquait les reprises individuelles. Il dépouillait des paysans au cœur sec, des bourgeois avaricieux, des commerçants malhonnêtes et des profiteurs scandaleux. De son butin, il prenait sans doute la meilleure part, mais il savait aussi, à l'occasion, faire largesse à des malheureux. Il était capable de générosité. Il était fort et courageux. Ce n'est pas en vain, non plus, qu'il était né au temps de Byron, de Chateaubriand et de Musset. Le romantisme l'avait marqué, comme les autres enfants du siècle. Pour l'amour d'une femme, le malandrin se métamorphosait en héros. N'était-il donc pas tout naturel que ce don Quichotte de la pègre eût à côté de lui son Sancho Pança, le timide, matériel

et dévoué Bertrand ?

Ce jour-là, toutefois, en cheminant de conserve, ils ne songeaient guère à philosopher.



« Robert et Bertrand furent bientôt méconnaissables. »

Un autre souci plus urgent les tenaillait. Depuis deux jours qu'ils s'étaient, une fois de plus, échappés de prison, ils n'avaient pas mangé. A quelle porte frapper ? Quelle âme compatissante émouvoir ? Une ferme

plus grande échelle qu'il convenait d'opérer. Un vagabond finit toujours par être pris. Un dandy peut se permettre, sans être soupçonné, les pires canailleries. La nuit était tombée. Il pleuvait. L'orage grondait. Les



« Le lendemain matin, René de Sermèze (M. Constantini) vint chercher sa sœur (M^{me} Suzanne Bianchetti). »

d'apparence cossue était proche. Bertrand, dont l'humble contenance était le mieux faite pour apitoyer, vint y tendre la main. La fermière, avec rudesse, lui signifia qu'il eût à déguerpir au plus vite.

— Nous allons être obligés de nous remettre au travail, conclut Robert.

Un projet avait germé dans son cerveau inventif. A quoi bon voler un pain ou une poule ? C'est sur une

deux amis longeaient maintenant un haut mur servant de clôture à un immense parc au milieu duquel s'élevait une massive demeure seigneuriale.

— C'est ici, dit Robert.

— Eh ! quoi ? soupira Bertrand, espères-tu plus de pitié de ces riches que de l'insensible fermière ?

Robert se contenta de hausser les épaules. « Escalade ! » commanda-t-il. L'instant d'après, à pas de loup,



« Robert Macaire ne tardait pas à prendre place auprès de Louise dans la magnifique calèche. »

ils avaient traversé le parc et inspecté les lieux. Tous les domestiques étaient attablés dans une salle basse et les autres fenêtres, sans lumière, attestaient que les maîtres étaient absents. Une demi-heure plus tard, Robert et Bertrand, qui avaient l'habitude de ce genre d'expéditions, poussaient avec précaution la dernière grille à franchir et, sans avoir été aperçus, détalèrent en emportant avec eux les effets et les bijoux sur lesquels ils avaient fait main basse.

Bientôt, ils étaient méconnaissables, mais ils avaient toujours aussi faim. « Oh allons-nous ? » risqua Bertrand. « A la ferme de tout à l'heure, naturellement ! » répliqua Robert qui avait une dette de rancune à régler, — les seules qu'il payât jamais scrupuleusement. C'est ainsi que le fermier Nicolas Bonnet, sa femme et toute sa famille furent trop heureux d'offrir l'hospitalité au vicomte Robert de la Tour et à son fidèle intendant Picard, surpris dans la montagne par la bourrasque, privés de leurs montures qui, dans l'effolement des éclairs, s'étaient échappées et égarées dans la nuit...

Mais il était écrit que Robert et Bertrand ne soupèraient pas encore. Soudain, un cri déchirant précipita



« Le château de Sermèze n'était autre que l'ancien château de Lesdiguières, voisin du fameux château de Vizille. »

hors de la ferme tous ses habitants. A la clarté de la lune, ils aperçurent, dans une gorge escarpée de la montagne qui surplombait la route, un cheval emballé qui galopait vers le gouffre. Cramponnée au pommeau de la selle, une amazone... Déjà Robert s'était élancé, escaladant les roches, déchirant ses beaux habits aux ronces des buissons, sautant les précipices. Un nouveau cri... L'amazone avait été désarçonnée. Elle gisait, évanouie, au bord même de l'abîme, son corps glissait lentement sur le rocher lisse... Au péril de sa vie, Robert s'aventurait jusqu'à elle, la saisissait, la ramenait... De cette façon dramatique débuta l'idylle de Mlle Louise de Sermèze, noble demoiselle, avec son sauveur.

Le lendemain matin, après une nuit passée à la ferme, René de Sermèze, le frère de Louise, que Nicolas Bonnet était allé prévenir et rassurer, arrivait en grand équipage chercher sa sœur. Toute heureuse, celle-ci lui présenta le parfait gentilhomme auquel elle devait la vie. On ne pouvait faire moins que d'inviter le vicomte à passer quelques jours au château de Sermèze, pour faire plus ample connaissance. Robert se fit un peu prier, pour la forme. Mais comment résister à deux jolis

yeux et à un sourire aussi engageant que celui de Louise ? Il ne tardait donc pas à prendre place, auprès d'elle, dans la magnifique calèche attelée de quatre chevaux, conduits par des laquais aux livrées rutilantes. Auparavant, d'un geste princier, il avait jeté à ses hôtes une poignée d'écus. Si la fermière y avait regardé de plus près, elle eût peut-être reconnu les belles pièces d'argent de son magot, qu'elle cachait peureusement sous le traversin de son lit et que, sur le coup de minuit, Robert Macaire, aidé de Bertrand, abusant de sa crédulité superstitieuse, était venu, par un tour pendable, lui dérober...

Le château de Sermèze n'était autre que l'ancien château de Lesdiguières, voisin du fameux château de Vizille, et que le roi Louis XVIII avait attribué au marquis de Sermèze pour récompenser la fidélité de son

mèze, une ample garde-robe libéralement ouverte...

Les jours qui suivirent furent un enchantement. Robert les passait en grande partie dans l'immense parc, en compagnie de Louise. La jeune fille, dont on n'avait point surveillé l'éducation, avait la tête grisée par les romans d'amour dont la lecture était, jusque-là, sa seule distraction. Comment aurait-elle résisté à vivre, à son tour, une de ces merveilleuses aventures ? Robert était entreprenant. Il était digne d'elle par sa naissance et par ses sentiments. Ne devait-il pas devenir son époux ? Quand un scrupule lui venait de s'être abandonnée si vite, elle le calmait en pressant son séducteur de demander sa main, ce qu'il ne pouvait plus différer de faire.

Mais on ne songe point à tout. Robert avait commis l'imprudence de froisser, dans une querelle futile, René de Sermèze. Le jeune homme n'avait pas été, non plus,



« Bertrand (M. Alex Allin), devenu l'intendant Picard, gagnait les bonnes grâces de la soubrette Victoire (Mlle Dovovna). »

vieux compagnon d'émigration. Ce marquis de Sermèze, qui était veuf, s'était retiré dans ses terres avec ses deux enfants, partageant son temps entre la chasse et les fêtes brillantes qu'il offrait aux châtelains des environs.

Le vicomte Robert de la Tour n'eut aucune peine à faire sa conquête, d'autant qu'il avait pris la précaution de se laisser battre régulièrement au trictrac, qui était le jeu favori du marquis. Tout en jetant les dés, il lui avait conté sa vie. Fils d'un des vaillants lieutenants de La Fayette, il revenait d'Amérique, où s'était passée son enfance. Il attendait de son notaire ses papiers et son argent, qu'on devait lui dépêcher de là-bas. Par malchance, il avait été attaqué dans la montagne par des voleurs — peut-être par ce redoutable Robert Macaire dont les feuilles relataient la dernière évasion — et à peu près dépouillé. Mais il y avait, au château de Ser-

sans remarquer avec étonnement, au doigt de son hôte, une bague de prix, où il avait bien cru discerner les armes du comte de Valcun, un voisin qui avait reçu récemment la visite d'audacieux voleurs. Et puis, tandis que Robert filait le parfait amour avec la fille du marquis, Bertrand, devenu l'intendant Picard, gagnait les bonnes grâces de sa soubrette Victoire. Il s'attirait, du même coup, la haine du brigadier de gendarmerie Verduron, le galant de la demoiselle. Quelques montres, qu'il laissa un jour maladroitement choir de sa poche, achevèrent d'impressionner fâcheusement le subtil et jaloux gendarme.

La catastrophe se produisit le soir même où était donnée, au château, une grande fête, presque une soirée de fiançailles. Démasqué, traqué, Bertrand avait juste eu le temps de se cacher dans le placard de Victoire et



« La catastrophe se produisit le soir même où était donnée, au château, une grande fête... »

d'en sortir, déguisé en vieille douairière, grâce à une providentielle défroque. Il pouvait ainsi se glisser dans le bal jusqu'à Robert et lui murmurer à l'oreille : « Tout est découvert. Filons ! »

Trop tard... Déjà les bottes des gendarmes résonnaient dans les couloirs. Bertrand, menottes aux mains, était emmené. Quant à Robert, il n'avait pas voulu s'enfuir avant de monter jusqu'à la chambre de Louise, se jeter à ses pieds et, dans un élan cette fois sincère, lui confesser son ignominie. Le cœur des femmes est insondable. C'est Louise de Sermèze elle-même qui ouvrait au

bandit une porte dérobée en lui criant : « Sauve-toi ! »

Solidement ligoté et encadré, Bertrand cheminait sur la grande route, vers la prison, quand le groupe croisa, le long d'un talus, un officier du roi, en grand uniforme, gisant, ensanglanté. Le capitaine avait été assailli, quelques instants auparavant, par Robert Macaire, évidemment. Qu'on se jette sur sa trace ! Pendant ce temps, il garderait lui-même, revolver au poing, le prisonnier.

Les gendarmes, au temps de Louis XVIII, étaient sans doute assez naïfs... Bientôt, Bertrand, délivré, emboîtait le pas au faux capitaine, qui n'était autre que Robert Macaire lui-même. La chance, il est vrai, avait favorisé le bandit. Tandis qu'il courait à travers champs, un véritable officier avait fait, sous ses yeux, une chute de cheval et s'était fracassé le crâne. Emprunter son uniforme et ses papiers, puis s'étendre, inanimé, sur la route où Bertrand devait passer, n'était plus qu'un jeu. Ne plaignons point trop l'officier. Payeur aux armées, il puisait dans les caisses de l'Etat. Une lettre de sa femme, trouvée sur lui, en fournissait la preuve. Voilà comment, le lendemain, Robert et Bertrand, mués en justiciers, pouvaient — nouvel épisode — se présenter chez la dame encore ignorante de l'accident de son mari et, sous menace d'une arrestation immédiate et d'un épouvantable scandale, lui faire restituer jusqu'au dernier sou l'argent volé qu'elle gardait précautionneusement dans le tiroir d'un secrétaire.

Ce serait bien mal connaître Robert



« Un officier avait fait, sous ses yeux, une chute de cheval... »



« Robert épiait le moment où Louise serait seule... »

Macaire que de ne point deviner l'usage qu'il allait faire de sa liberté et de sa fortune nouvelle : retourner au château, pénétrer coûte que coûte dans le parc, épier le moment où Louise serait seule, la reconquérir et la presser, une fois encore, dans ses bras. Ce ne serait pas moins ignorer l'âme romanesque de Louise que de penser qu'elle pourrait résister à celui qu'elle n'avait pas cessé d'aimer. A peine l'avait-elle aperçu qu'elle éloignait, sous un prétexte, son père et son frère. Minutes inoubliables où la passion s'avivait du sentiment du danger, du remords et de la honte... Pendant plusieurs jours, pendant plusieurs nuits, Robert revint. Victoire n'avait pas été moins généreuse pour Bertrand.

Cette situation ne pouvait durer. Robert avait juré à Louise de devenir un autre homme, de racheter par une vie nouvelle ses fautes passées. Il l'avait suppliée de partir avec lui puisque jamais, maintenant, son père ne consentirait à leur mariage. Louise s'était laissée fléchir. Tout était prêt pour leur fuite. Mais René de Sermèze n'avait pas été sans remarquer les étranges allées et venues de sa sœur. Silencieusement, il la surveillait. Le brigadier Verduron, lui aussi, avait compris que, dans l'existence de Victoire, quelque

chose de nouveau était survenu. Les deux hommes rumaient leur vengeance.

Robert devait retrouver Louise dans un coin du parc. Soudain, il vit surgir devant lui René l'épée à la main. Il n'eut que le temps de courir à son cheval, de s'emparer de sa propre épée accrochée à sa selle et de tomber en garde. Halé-tante, Louise de Sermèze assistait au duel implacable entre les deux adversaires. Chimène n'avait pas été plus déchirée... René était sans doute un bon tireur, mais il n'était pas de taille à se mesurer avec Robert. Plusieurs fois celui-ci le tint à sa merci. Le regard suppliant de Louise arrêta son bras. Il se bornait à parer les coups furieux qui lui étaient décochés et, pour en finir, par une prise d'armes adroite, désarma le jeune homme.

Cette chevaleresque attitude le perdit. L'alarme avait été donnée. Verduron et ses hommes avaient envahi le parc. Déjà Bertrand était tombé entre leurs mains et des liens solides le ficelaient. Comme Robert s'apprêtait à escalader le mur, dix poignes solides s'abattirent sur ses épaules. Il était pris et, cette fois, on ne le laissa plus échapper.

Depuis ces mémorables événements qui eurent, dans le Dauphiné et dans la France entière, le retentissement qu'on peut imaginer, dix-huit années se sont écoulées. Elles ont été pour Robert



« Louise, sous un prétexte, éloignait son père (M. Dulong) et son frère... »

Macaire et pour Bertrand le plus étonnant mélange d'adversité et de grandeur, de misère et d'opulence. A Paris, un instant, ils étaient devenus de grands financiers, raflant l'épargne. Ils allaient être définitivement millionnaires et considérés si la gredinerie de leur associé Cassagnol ne les avait ruinés et livrés...

Robert, néanmoins, se souvenait toujours de Louise. Il lui avait gardé le meilleur de son cœur. Il voulait la revoir. C'est pourquoi, après dix-huit ans, deux chemineaux, hâves et déguenillés, suivaient encore la route de Vizille...

Hélas ! Louise n'était plus. Une tombe seule conservait son nom. Sur cette tombe, une jeune fille priait et Robert Macaire, avec une émotion indicible, reconnaissait sous ses traits le visage même de celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer. Aucun doute n'était possible : cette jeune fille, c'était la fille de Louise, c'était sa propre fille. Le drame lointain était facile à reconstituer. Louise n'avait pu cacher aux siens sa faute. Elle avait mis au monde cette enfant abhorrée de tous et elle était morte de chagrin.

Désormais Robert Macaire n'avait plus, dans la vie, qu'un but : veiller sur sa fille, sans oser pourtant se faire connaître d'elle, afin qu'elle n'ait pas à rougir de son père, et assurer son bonheur. L'orpheline avait été recueillie par une vieille grand'tante sans fortune. En venant quémander un secours, Robert put pénétrer dans la maison. Bientôt il surprenait une conversation entre Jeanne — c'était le nom de la jeune fille — et celui qui devait être son fiancé et qu'elle appelait Henri. Il apprenait du même coup que le père du jeune homme



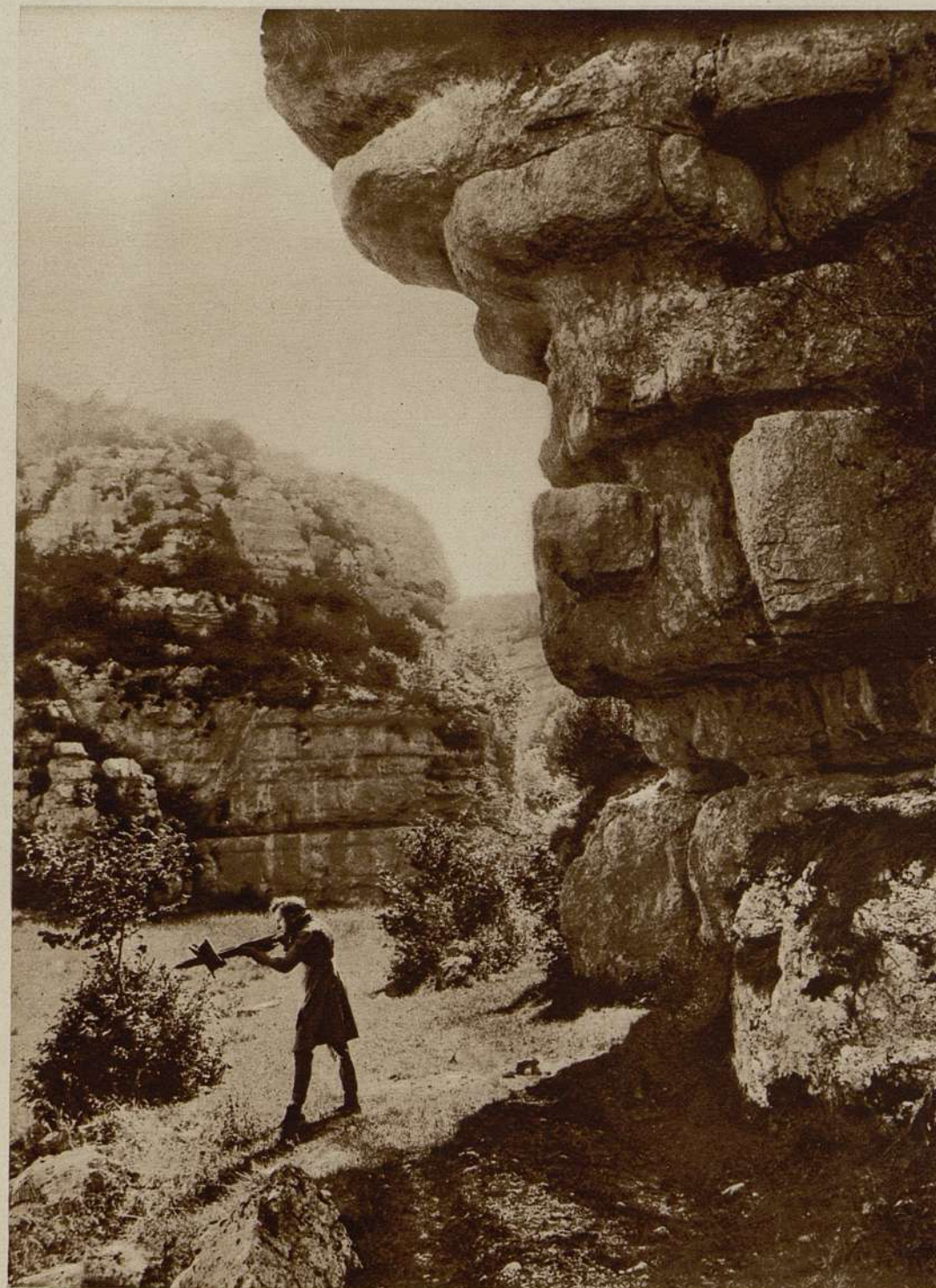
« Dix poignes solides s'abattaient sur ses épaules... »

s'opposait à leur union parce que Jeanne était pauvre et que lui-même avait perdu toute sa fortune, dilapidée par des banquiers malhonnêtes.

Qui était donc ce jeune homme ? Comme Henri regagnait à pied sa demeure éloignée, au détour de la route solitaire, dans un endroit escarpé et sauvage, un bandit armé d'une escopette l'attendait et le terrassait. Au même instant, un courageux inconnu tombait à bras raccourcis sur le bandit et délivrait sa victime. Un peu plus tard, Bertrand devait se plaindre à Robert qu'il avait joué trop sérieusement son rôle. Mais ce subterfuge, en valant à Robert Macaire la reconnaissance de



« Après dix-huit ans, deux chemineaux hâves et déguenillés... »



« Dans un endroit escarpé et sauvage, un homme armé d'une escopette attendait... »

celui qu'il avait sauvé, le mettait en mesure de connaître tout ce qu'il désirait savoir.

Henri était le fils du comte de La Ferté. Robert n'avait pas eu besoin qu'on lui en dit davantage. Ce comte de La Ferté, il ne se rappelait que trop bien comment il avait été ruiné par les cyniques spéculations de la banque Cassagnol et Maquair, dont le gérant se nommait Bairtran. Une fois de plus, il était donc la cause de tous les maux. Eh bien, il réparerait ! Il irait à Paris retrouver Cassagnol et lui reprendre la fortune des La Ferté...

Cassagnol, à Paris, avait disparu. Mais la meilleure

société admirait, enviait et honorait le baron de Signol, l'un des plus puissants et des plus riches financiers de l'époque. Un soir où le grand baron donnait une réception fastueuse, son intendant lui proposa de produire deux bizarres personnages dont il avait eu les offres de service. L'un était un magnétiseur écossais, le professeur Mac Eyr, l'autre, son médium, M^{lle} Bertrande. Était-ce charlatanisme ou sorcellerie ? Aucun secret, du passé, du présent ou de l'avenir, n'échappait à la science de la voyante extra-lucide. Les hôtes du baron en furent bientôt convaincus et Signol lui-même, assez supersti-



« Il ne restait plus à Robert Macaire qu'à restituer au comte de La Ferté argent et titres... »

tieux, se laissait enfermer seul, dans son bureau, avec le couple, qui lui avait promis de sensationnelles révélations. Sensationnelle, en effet, fut l'apparition de Robert Macaire et de Bertrand, terrorisant leur ancien complice. La résistance était impossible. Obéissant à l'injonction sommaire et impérative de deux pistolets braqués, Cassagnol-Signol allait à son coffre-fort, l'ouvrait, remettait les titres volés au comte de La Ferté et signait, par surcroît un chèque d'un million, sans compter l'argent liquide, pour la dot de Jeanne.

Il ne restait plus à Robert Macaire et à Bertrand qu'à

regagner le Dauphiné et à restituer au comte, qui ne pouvait en croire ses yeux, argent et titres, contre l'engagement qu'il laisserait les amoureux suivre l'inclination de leur cœur. Puis ils s'éclipsaient prestement...

A quelque temps de là, le trois-mâts *La Reine-Blanche* cinglait vers l'Amérique, emportant à son bord deux compagnons qui ressemblaient fort à Robert Macaire et à Bertrand : vers l'Amérique, pays neuf, terre promise pour tous les audacieux, comme pour tous les chercheurs d'oubli et de régénération...

R. B.



TROIS INTERPRÈTES de *Robert Macaire* :

de gauche à droite, M. Alex Allin (Bertrand), Mme Suzanne Bianchetti (Louise) et M. Constantini (René de Sermèze).

Film de la Société Albatros.